

La matérialité du texte : la traduction comme récupération de l'intra-discursif

Barbara Folkart

Volume 34, Number 2, juin 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002753ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002753ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folkart, B. (1989). La matérialité du texte : la traduction comme récupération de l'intra-discursif. *Meta*, 34(2), 143–156. <https://doi.org/10.7202/002753ar>

LA MATÉRIALITÉ DU TEXTE : LA TRADUCTION COMME RÉCUPÉRATION DE L'INTRA-DISCURSIF

BARBARA FOLKART
Université d'Ottawa, Ottawa, Canada

Si la traduction se donne normalement pour tâche de réactualiser la forme discursive sous-tendue au texte de départ, son projet semble tout autre dans ce qu'il est convenu d'appeler la traduction «littérale», ensemble de pratiques qui se distinguent par leur visée d'altérité. Là en effet où la traduction pratique¹ vise à reconstituer le texte en tant qu'objet esthétique, là où la traduction transitive² cible la forme du dénoté discursif (et partant le contenu référentiel de l'énoncé), la traduction littérale proclame sa volonté de faire sentir l'altérité du texte, de faire connaître à travers le texte qu'elle restitue quelque chose du monde linguistique de cet Autre qu'est ou qu'était l'énonciateur. À la visée esthétique de la traduction pratique, à la visée référentielle de la traduction transitive s'oppose ce que Berman a appelé la «visée éthique» de la traduction dite littérale.

Or, par delà les visions du monde que réfractent ou construisent les textes, l'altérité de l'énoncé réside dans ce que Berman a appelé «la lettre» ou la littéralité du texte», dans cette épaisseur verbale qui constitue le texte en objet à part entière. Entreprise-défi, la traduction littérale se donne pour tâche de restituer cette matérialité du texte, cette corporéité qui est, précisément, selon Derrida³, ce que la traduction est vouée à laisser tomber :

Un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transporter dans une autre langue. Il est cela même que la traduction laisse tomber.

1. LA MATÉRIALITÉ DU TEXTE

Objet saisissable aussi bien en soi que comme corrélat d'une pratique sociale (d'où l'équivalence communicative) ou comme succédané du référent (d'où l'équivalence informationnelle), objet distinct de l'extra-linguistique qu'il conceptualise, réfracte ou refait, comme du polysystème auquel il s'intègre, le texte doit son épaisseur à sa matérialité tant idéationnelle (le signifié ne se confond point avec le référent qu'il «classe» en le conceptualisant) qu'acoustique et phonatoire.

Or, ces propriétés matérielles, qu'elles soient idéationnelles ou phonatoires, proviennent en fin de compte des sous-continua qui alimentent les plans de l'expression et du contenu, respectivement. La substance du contenu, image psychologique, constitue une représentation du sous-continuum référentiel (même les traits retenus pertinents au niveau de la forme du contenu reflètent après tout des propriétés, certes de plus en plus raréfiées, de l'extra-linguistique). De même, la substance de l'expression, image acoustique, représente un segment du continuum phonatoire qui accédera, d'abstraction en abstraction, au niveau du système phonologique qui constitue la forme de l'expression.

Il s'en faut, cependant, que toutes les propriétés du continuum accèdent à la sémiotisation. Le processus de formalisation qui fait passer par abstractions successives du continuum infra-sémiotique à la matière puis à la substance (image floue) et à la forme

(grille discrète) n'intéresse qu'un nombre finalement très restreint de traits matériels, physiques, objectifs. Loin d'épuiser les propriétés matérielles du continuum, les traits sémiotisés constituent une couche superficielle, un «épiderme» mince en-dessous duquel se trouve la vaste masse des propriétés infra-sémiotiques. Si l'on considère, non pas la grille discrète qui constitue la forme, mais l'image floue (acoustique ou psychologique) qui constitue la substance, on notera le halo d'incertitude dont sont auréolés les traits centraux (ceux qui accéderont au palier forme): tel phonème se prononcera de mille façons différentes selon la classe sociale, les origines géographiques...; le chien peut être conceptualisé avec le poil long ou court, le museau fin ou aplati ou, la queue en balai ou en trompette ou en fouet. Ce halo flou, zone de libre variance, accueille les innombrables propriétés de la matière qui n'accéderont pas au palier forme mais qui n'en contribuent pas moins à définir l'épaisseur du texte, qu'elles auréolent, avec les traits sémiotisés, de leur matérialité.

Ces strates inférieures du continuum, masse physique sans pertinence pour la sémiotique, n'en apportent pas moins leur matérialité au texte. Les traits linguistiques sont auréolés d'une foule de traits infra-linguistiques comme le timbre de la voix, les fluctuations phonétiques constitutives de la prononciation ou de l'accent d'un individu. C'est le timbre de la voix qui permet de référencier un syntagme comme «C'est moi» lorsqu'on décroche le téléphone; dans tel roman de Roger Martin du Gard, la prononciation «amie» est l'un des micro-traits qui concourent à camper l'un des personnages; l'effet de «vrai» analysé par Barthes fait intervenir des détails dépourvus de pertinence discursive ou narrative (la façon dont la jeune fille du *Grand Meaulnes* se mord la lèvre inférieure) mais retenus pour l'aura d'authenticité dont ils entourent le texte.

Bien sûr, les micro-phénomènes constitutifs de la matérialité du texte musical, langagier, pictural ou autre peuvent à tout moment accéder à la signifiante: certains «bruits de facture» seront récupérés par la musique concrète, le timbre de la voix est de la plus haute pertinence entre intimes, la texture et la fibrure des matériaux jouent dans la peinture concrète un rôle de tout premier plan.

1.1 L'INFRA-SÉMIOTIQUE

Toute sémiotique repose ainsi sur une infra-sémiotique. Dans le cas de la sémiotique discursive, système modelant secondaire, cette infra-sémiotique est constituée par la grille linguistique qui constitue la matière pré-discursive.

DISCOURS

Forme discursive (*manifestum*)
structures sous-jacentes
Substance discursive (*manifestans*)
structures de surface

LANGUE

Forme linguistique →
(structures phonologiques et sémiques)

Matière discursive (*medium*)

Substance linguistique :

E: phonétique (l'image acoustique régissant les productions phonatoires retenues par une langue donnée)

C: sémantisme, contenus positifs (l'image psychologique régissant la conceptualisation d'un sous-ensemble du continuum référentiel)

Matière linguistique

E: le continuum articulatoire / graphique

C: le segment du continuum référentiel qui sera conceptualisé par la substance

Sous-continuum phonatoire ou référentiel

Continuum extra-linguistique

Autrement dit, le rapport de la sémiotique discursive avec les continua phonatoire et référentiel est médiatisé par la sémiotique linguistique : l'infra-linguistique (les continua référentiel/idéationnel et phonatoire) est mise en forme par la grille linguistique avant de faire l'objet d'une mise en forme discursive (et c'est cette médiation par la grille linguistique qui a fait couler tant d'encre, naguère, sur l'entrave apportée prétendument à la traduction par la disparité des visions du monde immanentes aux différentes langues). La sémiotique discursive repose ainsi directement sur la grille phonologique, sémique et syntaxique qui constitue la forme de la sémiotique linguistique, grille qui à son tour plonge ses racines dans les strates supérieures des continua.

De cet étagement du discursif sur la linguistique qui médiatise son rapport avec le continuum, il résulte que les propriétés matérielles de cette sémiotique discursive qu'est le texte — cette matérialité du texte que la traduction littérale se mettra en devoir de restituer — sont puisées dans la matérialité du médium linguistique qui constitue l'infra-discursif. Comme l'avait bien vu Sapir: «*The literature fashioned out of the form and substance of a language has the form and texture of its matrix*⁴.»

1.2 L'INFRA-SÉMIOTIQUE ET LE GRAIN DU TEXTE

C'est à la matérialité du médium, aux microstructures infra- ou pré-discursives qui caractérisent le médium (linguistique ou autre) que le texte (linguistique ou autre) doit son *grain*, ce grain qui manifeste la présence du médium dans le message (comme le font les veinures de la serpentine ou du marbre travaillés par le sculpteur Marcel Petit). Le grain est une propriété du support, du médium, de l'«infra-sémiotique pré-sémiotique» serait-on tenté de dire.

Le médium linguistique qui détermine le grain du texte est une mise en forme pré-discursive qui, analogue à la trame sur laquelle est tissé le motif, sert de support à la mise en forme discursive; la langue fournit les microstructures qui seront travaillées par l'énonciateur, la matière de la substance qui sera mise en forme par le discours. Le grain du texte c'est la grille d'analyse caractéristique du médium linguistique, la grille phonologique, conceptuelle et syntaxique constituée par les structures de la langue, tout comme le grain du dessin affiché sur l'écran cathodique c'est la grille de pixels. Deux syntagmes comme :

He swam across the river
Il a traversé la rivière à la nage

recouvrent essentiellement le même contenu (même signifié global, même sous-jacence sémique (animé + trans + nuoto + passé) mais révèlent des différences notables en ce qui concerne la mise en forme syntaxique :

GV + Prép + GN
GV + GN + Compl.

Le grain, c'est le niveau d'analyse en-dessous duquel un médium donné ne permet plus de descendre, c'est le lieu où intervient une solution de continuité entre, d'une part, l'analyse, la conceptualisation, la représentation, le sémiotisé et, d'autre part, l'inalysé, le non-sémiotisé, l'inconceptualisé, bref, le continuum. Unité minimale en-dessous de laquelle on retombe dans le continuum, le grain constitue le lieu d'une solution de continuité entre le discret et le continu, entre le formalisé et l'informe, entre le sémiotisé et l'infra-sémiotique. Le grain relève de l'«infra-sémiotique pré-sémiotique».

2. LA *RATIO DIFFICILIS* COMME SÉMIOTISATION DE L'INFRA-DISCURSIF

En plus de son grain, le texte (verbal ou autre) a une matérialité qu'il doit certes au médium mais qu'il construit, organise, mobilise, récupère, travaille. Cette matérialité *construite* dans une visée de signifiante se distingue de celle qui, étant fournie par le médium — mise en forme pré-discursive, constitue un *donné* : elle relève des méso- et macro-structures du texte, alors que le grain du texte est constitué par les micro-structures que celui-ci doit au médium.

Prise en soi, la matérialité du médium linguistique ne participe pas plus au fonctionnement du texte que ne le fait, par exemple, la trame du canevas utilisé par Picasso comme support des «Demoiselles d'Avignon» ; le phonétisme, le décompte syllabique, la «couleur» des signifiés ne sont normalement pas plus pertinents du point de vue discursif que ne l'est le grain de la pellicule utilisée par Henri Cartier-Bressand. On trouverait en nombre illimité des syntagmes où les vocables *aurora* ou *grelottant* ou *robe* ou *rose* ou *vert*, matériau linguistique exploité de manière si saisissante par Baudelaire, se livrent, incolores et chacun pour son compte, à l'humble besogne de la dénotation.

Impertinente en soi — comme l'a fait remarquer Mounin, dans l'*Encyclopædia Universalis* : «toute allitération, tout enjambement n'est pas forcément pertinent» — la matérialité du médium, de l'infra-discursif n'acquiert une pertinence, esthétique ou autre, que dans la mesure où elle est sémiotisée, c'est-à-dire intégrée à des structures discursives, investie, traversée, travaillée dans une visée de signifiante.

Avec la *ratio difficilis*, l'investissement des micro-structures sémiotiques crée des codes inédits, des idiolectes au sein desquels l'expression occurrence est accordée, non pas à une expression type mais au contenu qu'il véhicule⁵ : travail de remotivation, la *ratio difficilis* vise à créer une expression qui soit adéquate aux contenus qu'elle prend en charge. Comme l'invention esthétique dans les domaines pictural, musical, cinématographique, etc., la *ratio difficilis* dans le domaine langagier est caractérisée par la récupération de phénomènes infra-discursifs (phonèmes, phèmes, syllabes, mètres [= micro-configurations syllabiques], taxèmes (= micro-configurations syntaxiques], sémèmes, sèmes) — tous phénomènes parasites, sans pertinence, voire nuisibles du point de vue de la *ratio facilis*. L'isotopie, par exemple, constitue une récurrence basée sur des phénomènes infra-discursifs, dont la «*pertinentizzazione*», c'est-à-dire la mobilisation fonctionnelle, peut reléguer au statut de variantes libres des entités pertinentes pour la *ratio facilis*.

Cette manipulation du continuum pré-sémiotique est caractéristique de l'entreprise esthétique⁶. En musique concrète, on assiste à la récupération du grain *sonore*, en peintu-

re concrète, la texture et la fibrure, la «granularité» de la couche de peinture sont partie prenante du message (ou de l'effet) esthétique. Dans le domaine de la création littéraire, Brisset (1980) a démontré magistralement dans une thèse demeurée malheureusement inédite, comment W.H. Auden, fouillant la matérialité aussi bien du signifiant que du signifié, a puisé dans l'infra-discursif des traits phéniques, phoniques, rythmiques, prosodiques, taxémiques, sémiques qui seront intégrés aux isotopies diverses sous-tendues au poème.

3. LA TRADUCTION PRATIQUE COMME RÉCUPÉRATION DE L'INFRA-DISCURSIF

Réinvention de la *ratio difficilis* qui régissait le texte de départ, la traduction pratique puise dans cet infra-discursif qu'est la langue d'arrivée, les microstructures (phèmes, phonèmes, morphèmes, sèmes, sémèmes, métrèmes, taxèmes) qui seront mobilisées pour remanifester la macro-forme discursive dégagee par l'exégèse du texte de départ.

Systématique, voire ardue, cette exégèse se fondera sur un relevé aussi «exhaustif» que possible des micro-structures linguistiques (cf. le protocole de Brisset [1980], pour la traduction poétique), cette «exhaustivité» étant censée réduire la part de subjectivité incontrôlable.

Au faire interprétatif fait suite le faire récréatif, ou producteur. La matière pré-discursive fournie par la langue et le polysystème d'arrivée posera des contraintes et opposera à la réactualisation intégrale de la macro-forme qui surdétermine la traduction des résistances avec lesquelles le traducteur devra composer en privilégiant certains aspects de la grille, en laissant tomber d'autres, en essayant de recomposer judicieusement ces pertes par des gains.

4. LES TRADUCTIONS LITTÉRALES COMME RÉCUPÉRATION DU MATÉRIAU INFRA-DISCURSIF

Aucune autre modalité de réénonciation, y compris le discours direct, aucune autre pratique traduisante, y compris la traduction pratique, n'exalte au même degré que la traduction littérale la pure verbalité de l'énoncé, voire même la matérialité du texte. Mieux vaut d'ailleurs parler *des* traductions littérales, étant donné que les pratiques englobées par ce vocable se démarquent notablement les unes des autres ?

Se rangent en effet sous la bannière de la littéralité une multitude de pratiques qui visent des strates très diverses de l'infra-discursif, voire même du discursif. Au niveau des micro- ou méso-structures linguistiques, les pratiques phonique et lexémique analysées par Lefevre (1975)⁸ visent, l'une, la substance de l'expression linguistique, la substance phonique, appréhendée au niveau du lexème ou du groupe, l'autre, la substance lexémique et taxémique de la langue de départ. Toujours au niveau de la langue, la pratique préconisée par Laugier (1973) vise essentiellement la mise en forme taxémique de la langue de départ.

Mais l'infra-discursif comporte, en plus et au-dessus du système linguistique qui organise, aux divers rangs, les plans de l'expression et du contenu, une couche à laquelle Pergnier (1978) a donné le nom d'*idiome*, strate de l'infra-discursif qui correspond à la langue non plus en tant que système mais en tant que pratique sociale⁹. Alors que le système linguistique est la constellation formée par les structures abstraites qui médiatisent la représentation de l'extra-linguistique, l'idiome représente une mise en forme supplémentaire, celle de la médiation sociale : à partir de la langue-système, somme de virtualités qui constitue l'ensemble de ce qui *pourrait se dire* (*tristesse, tristesse, tristeur, tristitude...*), la pratique sociale opère un tri (*tristesse* sera retenu, mais **tristesse, *tristeur, *tristitude, *...* ne le seront pas), discrimination dont l'aboutissement est l'ensemble

de *ce qui se dit effectivement*, ou l'*idiome*. La médiation par l'idiome du rapport entre discours et système ajoute une strate supplémentaire au schéma correspondant au trajet sémiotique :

le discours	l'idiome , mise en forme sociolinguistique (la langue comme médiation de la communication)
l'infra-discursif	le système , mise en forme linguistique (la langue comme médiation de la représentation)
l'infra-linguistique	variantes libres + strates profondes du continuum

C'est au niveau de l'idiome qu'intervient la «*literal translation*» de Catford, pratique qu'on pourrait qualifier, du point de vue de la langue de départ, d'idiomatique (dans la mesure où elle restitue la mise en forme idiomatique de la langue de départ) mais que, en se plaçant au point de vue plus courant qui est celui de la langue d'arrivée, nous désignerons par le qualificatif *contre-idiomatique* (terme qui se justifie dans la mesure où cette pratique écarte la mise en forme idiomatique de la langue d'arrivée) : par opposition à l'idiomatique *il pleut à verse*, le contre-idiomatique *il pleut des chats et des chiens* impose au syntagme d'arrivée la mise en forme idiomatique de la langue de départ («*unité idiomatique*», dans la terminologie de Pergnier) tout en sacrifiant à la mise en forme taxémique prévue par le système de la langue d'arrivée (l'«*unité structurale*» de Pergnier).

Avec la «*traduction littérale*» de Berman la contre-idiomatisme acquiert une portée et des résonances idéologiques d'autant plus marquées qu'il est question, non plus de bribes, comme chez Catford, mais de textes qui réfractent des univers culturels et idéologiques : l'idiomatique, le sociolinguistique qui est repoussé par Berman est celui du système d'*arrivée*, et ce rejet se fait au profit de l'idiomatique de départ, la visée éthique de la traduction consistant justement à faire accéder à la sociolinguistique de l'*autre*.

4.1 LA TRADUCTION LITTÉRALE DE BERMAN, PRATIQUE À LA FOIS CONTRE-IDIOMATIQUE ET FORMELLE

Telle qu'elle est théorisée par Antoine Berman, la traduction littérale est une pratique complexe, qu'on pourrait qualifier de contre-idiomatique et de «*formelle*» à la fois, en donnant à l'adjectif *formel* le sens de «*qui vise avant tout la constellation de formes, la macro-forme discursive, l'organisation syntagmatique sous-tendue à la manifestation discursive*». Pratique qui vise, à travers la verbalité du texte, à la fois l'idiomatique porteur d'un ailleurs sociolinguistique et la forme prégnante, celle qui est porteuse de l'inventivité du sujet. La traduction littérale ainsi conçue débouche sur le discours et tend vers la traduction pratique. Avec Berman, en effet, la lettre — cette matérialité que le texte reçoit de l'infra-discursif et qu'il remobilise, travaille à des fins discursives — est appréhendée à la fois comme manifestation d'un univers sociolinguistique (l'ailleurs de l'énonciateur) et comme inscription d'une inventivité, donc de l'individuel. La première saisie, portant sur le texte en tant que pratique sociale vise le versant idiomatique de celui-ci, ce grain du texte qui inscrit le médium (et donc l'ailleurs) dans le message. La deuxième saisie, portant sur la matérialité du texte en tant qu'elle est traversée et travaillée par une forme, vise le versant formel et, partant, l'inscription de l'énonciateur dans le message.

Ces deux saisies sont complémentaires l'une de l'autre, car elles visent deux aspects tout à fait distincts de la matérialité du texte. Le versant idiomatique du texte, ce grain qu'il doit à l'infra-discursif, sa matérialité en tant que manifestation du social, c'est la matérialité de la *ratio facilis*: l'expression type à laquelle est accordée l'expression, c'est la norme sociale constitutive de l'idiome. Entre le type auquel se conforme *He swam across the river* et le type auquel est accordé *Il a traversé la rivière à la nage* se situe la divergence de deux idiomes, plutôt que de deux systèmes (le système anglais n'interdirait pas plus *he crossed the river on the swim* (cf. *on the run*) que le système français n'interdirait *il nagea à travers la rivière*). Le versant formel du texte, cette matérialité qui, traversée par une forme, manifeste l'inventivité d'un sujet individuel, l'appropriation par celui-ci de l'idiome, c'est la matérialité de la *ratio difficilis*.

Complémentaires du point de vue de leur visée, ces saisies sont de plus enchevêtrées l'une dans l'autre. Tout comme il y a une intrication essentielle du sémantique, du sémiologique et de l'énonciatif, on constate une intrication essentielle de l'idiome et de la parole, comme de la *ratio facilis* (appropriation de l'idiome) et de la *ratio difficilis* (invention d'un idiolecte). Le processus de sémiotisation qui mène du continuum jusqu'à la forme discursive fait intervenir aussi bien le social (constitution de l'idiome) que l'individuel (constitution du texte à partir de l'idiome et du système)¹⁰. Le texte manifeste dans sa matérialité aussi bien le social que l'individuel. D'un côté, l'individuel est tributaire du social, pour la littérature comme pour toute autre pratique sociale: aucun texte, fut-il le plus novateur, n'est engendré *ex nihilo*, et, conversement, le «tout texte est une mosaïque de citations» vaut aussi bien pour le syntagme à ras de terre, qui «cite» l'idiome en l'appropriant, que pour l'envolée littéraire. D'autre part, et en sens inverse, le social se nourrit de l'individuel, comme en témoigne, pour l'écrit et pour l'ensemble des pratiques artistiques (et, nul doute, sociales), l'incessante lexicalisation des audaces créatrices, la constante récupération de l'inventivité.

Il y a une incessante socialisation du formel, comme il y a une incessante formalisation du social. Le texte esthétique, pratique individuelle, *ratio difficilis*, a aussi une insertion dans le polysystème et dans l'intertexte: tel poème de Sappho, en plus d'être un acte d'inventivité, donne à voir à travers sa forme même un polysystème et un éthos:

Sappho parle ici [...] *du rapport que le Féminin entretient avec le Présent* [...] et nous savons depuis Heidegger que le cœur de la pensée et de la poésie grecques, c'est l'expérience de l'Être comme Présence.¹¹

Cette médiation de l'inventivité individuelle par le système culturel est à ce point inéluctable qu'on pourrait très bien compléter le schéma du ¶ 4 en rajoutant à la couche infra-discursive une troisième strate, celle du polysystème:

le discours	le polysystème , mise en forme sociorhétorique de l'idiome (surcodage sociorhétorique)
l'infra-discursif	l'idiome , mise en forme sociolinguistique du système (la langue comme médiation de la communication)
	le système , mise en forme linguistique du continuum (la langue comme médiation de la représentation)
l'infra-linguistique	variantes libres + strates profondes du continuum

Ainsi, le grain du texte, qui comprend en plus des structures linguistiques et idiomatiques les structures polysystémiques comme le schéma prosodique (la mise en forme prosodique faisant partie de la matière du discours poétique), manifeste la présence dans le message aussi bien du polysystème que de l'idiome et du système linguistique.

Tout aussi inéluctable que la socialisation de la forme est la formalisation du social. Comme l'a fait remarquer Berman¹², une pratique sociale comme le proverbe est aussi une forme : le «comme on dit», pratique sociale, est aussi un «comme on dit», une mise en forme. La forme de ce texte collectif qu'est le proverbe devient une matrice dans laquelle se coule l'inventivité sociale, l'écriture collective, l'écriture du proverbe.

Si Berman polémise avec l'équivalence dite communicative ou dynamique¹³, c'est que, en premier lieu, ce type d'équivalence représente une *traversée du texte*, une saisie qui fait du texte le simple succédané tout transparent d'une pratique sociale. L'équivalence dynamique ramène le texte au «ce qu'on dit en pareille circonstance», simple corrélat sociolinguistique d'une situation type : lorsqu'il pleut fort, les Anglais disent «*It's raining cats and dogs*» là où, en pareille circonstance, les Français disent «Il pleut à verse». Tout comme ce que nous avons appelé la traduction transitive est une traversée du texte, réduit ainsi à un simple succédané transparent du référent, tout comme l'équivalence référentielle fonde une traduction transitive polarisée par le lien référentiel, de même, l'équivalence communicative ou dynamique institue une traduction transitive obnubilée par le lien pragmatique.

Deuxième grief porté implicitement par Berman contre l'équivalence dynamique : ayant fait du texte le simple succédané ou corrélat d'une pratique sociale, l'équivalence communicative substituée au sociolinguistique (l'idiomatique) de départ, le sociolinguistique (l'idiomatique) d'arrivée : «*It's raining cats and dogs*» devient «Il pleut à verse». Et, nul doute, ces deux griefs sont subsumés par un troisième, plus profond : l'équivalence dynamique, modalité de prédilection de cette pratique prosélatrice entre toutes qu'est la traduction biblique, convient lorsqu'on veut faire absorber par l'autre, rendre buvable à l'autre *une vérité qu'on détient* — alors que la visée éthique de la traduction, diamétralement opposée au prosélitisme, consiste à *se hisser à la vérité (ou du moins à la vision) de l'Autre*.

L'approche canonique de la traduction du proverbe ou de la locution exemplifie cette démarche doublement réductrice qu'est la stratégie «communicative» fondée sur l'équivalence dynamique : ramenés à leur corrélat social ou expérientiel, le proverbe ou la locution (comme le passage en dialecte) sont ensuite remédiatisés à travers l'idiomatique d'arrivée, remplacés par les homologues pragmatiques plus ou moins approximatifs que fournit le système de réception : si la perte est minimale, compte tenu du fonctionnement de l'énoncé, lorsque «Chien méchant» devient «*Beware of the dog*», la traduction de la locution ibo (ou «iboïsante»), «*I shall beat okra seeds out of your mouth*»¹⁴ par «Je te battraï jusqu'à ce que tu crèves» voilerait irrécupérablement la pratique langagière (et avec elle la spécificité culturelle) visée par l'écriture africanisante de Chinua Achebe.

Courante dans la traduction du proverbe, l'équivalence dynamique sévit même dans la traduction du texte poétique, dont l'opacité semblerait pourtant devoir opposer à la traversée aussi bien pragmatique que référentielle une résistance quasi insurmontable. La stratégie de l'équivalence dynamique consiste ici à *hypertextualiser*¹⁵ la traduction, à forcer l'intégration du syntagme au polysystème d'arrivée en l'affublant de marques qui assureront cette intégration forcée, en l'enjolivant de façon à le repérer par rapport au polysystème *d'ici*.

La poésie de Sappho devient, chez Edith Mora, une mièvrerie : «Lorsqu'on lit l'ensemble des textes de Sappho dans cette version, dit Antoine Berman, on trouve la poétesse 'jolie', 'fraîche', 'féminine'. Mais poétiquement, il n'y a chez elle rien que de

très banal. [...] De deux choses l'une : ou la poésie de Sappho, ce n'est *que* cela, ou ces images, vives peut-être en leur temps, ont tellement circulé qu'elles ont perdu tout pouvoir sur nous. Voilà en tout cas une traduction *décevante*»¹⁶.

Réductrice chez Mora, l'intégration du poème au polysystème devient falsificatrice lorsqu'elle est au service d'une idéologie du «Beau» ou du «Poétique». Brisset (1980)¹⁷ cite et commente une traduction qui transforme en minauderie saint-sulpicienne la narquoise «Hymne à Sainte-Cécile» de W.H. Auden. Ramené au bercail, le texte français signale, à travers les poncifs prosodiques dont il est surchargé, non seulement son appartenance très sécurisante aux sphères les moins subversives du polysystème d'ici, mais son adhésion à une idéologie esthétique (pratique sociale répandue chez ceux précisément qui ne pratiquent guère la poésie). Le texte d'Auden est visé, et restitué, non pas en tant que pratique poétique, mais en tant que corrélat de cette pratique sociale qu'est l'idéologie esthétique.

Comme lorsqu'elle réduit le proverbe à une pratique sociale (mise en corrélation d'un texte type avec une situation type), l'équivalence dynamique en poésie consiste à réduire le texte au polysystème (donc au sociolittéraire) dont il est porteur, à l'envisager surtout comme indice d'une pratique culturelle (la «littéralité»), pour ensuite substituer au culturel de départ le culturel d'arrivée (démarche hypertextualisante).

En fin de compte, donc, les récriminations d'un Berman contre l'équivalence communicative et hypertextualisante se font, non seulement au nom de la lettre, c'est-à-dire au nom du texte envisagé comme immanence et comme être-en-soi plutôt que comme transparence, transitivité ou point d'insertion du social, mais au nom de l'insertion du texte dans un *ailleurs* qui se manifeste à travers le sociolittéraire.

La traduction «lisse» (celle d'une Edith Mora, par exemple), pratique réductrice et galvaudante, perpète une *idiomatization* doublement *nivellatrice*, *assimilatrice*. D'une part, l'assimilation du texte au polysystème d'arrivée substitue à l'écriture novatrice d'une Sappho les clichés enjolivants d'une Edith Mora, portant le texte de la zone de novation à l'épicentre conservateur du polysystème. L'assimilation au niveau du social finit ainsi par englober l'individuel en même temps. D'autre part, le démantèlement de la forme qui constitue l'immanence du texte détruit l'enracinement de celui-ci dans un éthos qui est d'ailleurs et d'autrefois, pour accrocher le texte au cliché d'ici et de maintenant.

Alors que l'équivalence dynamique force le poème à entrer dans l'espace d'ici :

Ah combien souplement cède toujours la femme
Si elle ne songe, frivole, qu'au présent¹⁸

la traduction résolument contre-idiomatique d'un Michel Deguy conserve l'enracinement du syntagme dans l'ailleurs dont il est issu :

Flexible, en effet, toujours, le féminin
À chaque fois, légèrement, pense le présent.¹⁹

Si Berman récuse la traversée du texte, qui substitue la pratique sociale au texte et la pratique sociale d'ici à celle de là-bas, c'est que le texte, dans son immanence même, manifeste éloquentement l'univers, le social dont il est issu, comme il témoigne de l'individualité qui l'a façonné. Aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue, c'est en préservant les droits de la forme (de l'individuel) qu'on préserve l'insertion dans l'ailleurs (dans le social).

4.2 LA TRADUCTION MATÉRIELLE DE LAUGIER : LE CONTRE-IDIOMATIQUE POLÉMISANT

Avec Jean-Louis Laugier²⁰, en revanche, la traduction littérale (telle du moins qu'elle est théorisée) se détourne de la mise en forme discursive pour s'enfoncer résolu-

ment dans l'infra-discursif. À telle enseigne que l'essai de 1973, loin d'envisager des textes, ce qui ferait intervenir la strate polysystémique, s'en tient, comme la monographie de Catford (1965), à des segments envisagés en dehors de toute énonciation — comme au temps où la réflexion sur la traduction s'enlisait dans la comparaison des systèmes linguistiques.

Contre-idiomatique à outrance, cette pratique s'attarde à la mise en forme purement linguistique (frôlant ce qui, dans la taxinomie de Catford, sera désigné par le vocable «transference»). C'est le grain de la langue, et non pas la structuration discursive, la texture du syntagme plutôt que ses contours, que veut reproduire Laugier, ceci afin de permettre au lecteur francophone, par exemple, de «lire de l'anglais en français». *He swam across the river* deviendra *il nagea à travers la rivière*, grâce à une espèce de transférence, tentative pour plaquer sur le français la mise en forme syntaxique *caractéristique* de l'anglais, schème qui sera réincarné à travers la morphologie et le lexique français :

He	swam	across	the	river	
	[[[N] [V]]]	[[[Prep] [[Det] [N]]]]			
	SV		SN	SP	
Il nagea à travers la rivière					

Là où la traduction «formelle», telle que nous l'avons définie au ¶ 4.1, constitue une tentative pour remanifester la macro-forme discursive sous-tendue au syntagme de départ, la pratique théorisée par Laugier, pratique qu'on pourrait qualifier de *traduction matérielle*, s'en tient à l'en-deçà de la forme discursive, ceci afin d'initier le ré-énonciataire au monde linguistique des énonciateurs, univers langagier qui est censé se dévoiler à travers les micro-structures du texte (alors que l'inscription de l'énonciateur se fait sentir au niveau des macro-structures).

Les micro-structures linguistiques, ce grain qui constitue la présence du médium dans le message, sont chargées ainsi de manifester la présence de l'ailleurs dans le message traduit. Ce qu'elles font, effectivement, mais avec adjonction d'un connoté «exotisme» dont était bien entendu dépourvu le texte de départ. La reprise de micro-structures dépourvues de pertinence discursive aboutit, avec «il nagea à travers la rivière», à une traduction qu'on qualifierait volontiers d'*ethnolinguistique*.

C'est lors du passage du banc d'essai à la pratique, du segment hors énonciation au discours, que surgissent les véritables difficultés, comme en fait foi un texte comme la traduction anglaise du roman *Auto da fe*²¹. Les germanismes pullulent jusque dans les micro-structures morphologiques, sans qu'on puisse dire de quoi (outre leur exotisme) ils sont porteurs :

Perhaps he had waked up the book racket.
The sky was black and narrow and had hidden his hands in his pockets.

En définitive, plutôt que de goûter la saveur germanique de ce texte, on en vient à douter de la maîtrise de l'anglais du traducteur.

Cette problématique du mauvais calque, Laugier lui-même l'avait très bien pressentie, d'ailleurs, qui note que :

[...] le résultat, [risque d'être] soit dépourvu de sens, soit porteur d'un autre sens²²

et qui n'hésite pas à soulever «la question la plus embarrassante» :

dans ce travail de destruction et de transformation de la langue d'arrivée, jusqu'où peut-on aller trop loin ?²³

Le parti pris du micro-phénomène («le parti pris des choses» serait-on tenté de dire, tant le procédé est réifiant) méconnaît le fait que toutes ces micro-structures ne sont pas engagées, il s'en faut, dans le processus de signifiante, que leur statut *infra-discursif* leur vient précisément de ceci que le discours, le sens, l'esthétisme se construisent normalement à un niveau supérieur.

Si, dans telle nouvelle de Margaret Atwood, il est légitime (et même nécessaire) de rendre *babies to whom birth has been given par des bébés à qui la naissance a été donnée*, c'est parce qu'il s'agit en fait ici, non pas d'une micro-structure, mais de la manifestation locale d'une macro-structure qui s'actualise à travers tout un réseau de jeux métalinguistiques et de réflexions sur l'expression *giving birth*. Dans tel passage de Tom Sawyer, en revanche, la mise en forme linguistique représentée par le taxème «*they swam across the river*» est dépourvue de pertinence. Traduire par «Ils nagèrent à travers la rivière...» reviendrait effectivement à sémiotiser le taxème en question, mais uniquement en lui surajoutant le connoté «ainsi s'expriment les anglophones». Et faire de tout un texte le connotateur de ce même idéologème devient lassant à la longue : un texte aussi «granulaire» que l'*Auto da fe* anglais de C.V. Wedgwood fatigue vite.

Ce qui est beaucoup plus grave, la reproduction scrupuleuse des micro-structures entraîne fatalement une perte d'information, esthétique et autre : la descente dans le grain a l'effet, bien connu en photographie par exemple, de dissoudre l'image. C'est la démarche d'un Roquentin en perte de vitesse existentielle, délectation morose qui consiste à anéantir le sens de son visage en se plaçant à la hauteur de ses «gonflements», de ses «crevasses», de ses «taupinières», de son duvet, de ses poils :

[...] j'approche mon visage de la glace jusqu'à la toucher. Les yeux, le nez et la bouche disparaissent : il ne reste plus rien d'humain. Des rides brunes de chaque côté du gonflement fiévreux des lèvres, des crevasses, des taupinières. Un soyeux duvet blanc court sur les grandes pentes des joues, deux poils sortent des narines : c'est une carte pédagogique en relief.²⁴

L'exhibition des micro-structures tend à la limite de la dé-sémiotisation, anéantissant l'information dont étaient porteuses ces micro-structures lorsqu'elles étaient saisies par une forme, et cette information une fois dispersée ne pourra être récupérée que partiellement et de façon probaliste, par le recours à l'*image enhancement*²⁵.

Contre-idiomatique à outrance, la traduction matérielle de Laugier est moins une pratique qu'une idéologie en polémique avec l'impérialisme d'une certaine culture française. Conçue pour permettre au lecteur francophone de «lire de l'anglais en français», elle partage avec la réflexion de Berman la visée éthique qui consiste à faire accéder le ré-énonciataire à l'univers réfracté par le texte de départ. Seulement, là où Berman a reconnu que l'altérité, la vraie, réside dans l'individuel informé par le social (et dans le social informé par l'individuel), là où la pratique de Berman tient compte de ce que l'altérité est manifestée par le motif plus que par la trame sur laquelle il est tissé, Laugier proposerait au lecteur, s'il allait plus loin que la bribe, un texte dont la granularité le rendrait informe et imposerait au ré-énonciataire le travail de reconstruire par *image enhancement* la forme noyée dans le grain. Plus qu'un véritable accès à l'Autre, Laugier propose au lecteur un tourisme de pacotille (l'Amérique en quinze jours, l'anglais par les cassettes qu'on écoute pendant qu'on dort), le travail de déchiffrement d'un texte d'arrivée hérissé de difficultés étant peu de chose finalement en comparaison avec le véritable apprentissage de la langue de départ, travail qui déboucherait par surcroît sur une *compétence* réelle qui permettrait de se passer à tout jamais de la traduction, littérale ou autre.

«Faire lire de l'anglais en français» est un propos un peu gratuit, alors qu'introduire le ré-énonciataire dans l'univers linguistique, culturel et idéologique de l'autre, en évitant le galvaudage opéré par la traduction assimilatrice, ne l'est pas.

En fin de compte, la démarche de Laugier consiste à *exhiber* les structures infra-discursives, là où Berman les *recupère* dans une visée de signifiante. Avec la traduction matérielle, la ré-énonciation ne relève plus de l'usage ; en détachant de sa finalité discursive la matière linguistique, la traduction devient une *modalité de mension*.

4.3 LA TRADUCTION LITTÉRALE : OPACIFICATION OU RÉIFICATION DU TEXTE ?

Ces pratiques récupératrices d'un infra-discursif porteur de l'ailleurs d'où vient le texte produisent, comme plus-value et comme surcroît de sens, une mise en valeur du grain du texte, de cette «matérialité de fond» qui, elle-même dépourvue de pertinence discursive, sert de matière à la mise en discours. La *ratio facilis* du texte de départ devient, sinon une *ratio difficilis* à l'expression accordée au contenu, du moins un discoursif hérisse de difficultés²⁶ et qui, comme l'écriture pratique, augmente la durée de la perception, ce qui est l'une des fonctions de l'opacification. Seulement, ce qui est enfin perçu avec la traduction matérielle, traduction littérale à outrance, c'est la structure linguistique plutôt que la structuration discursive visée par la traduction pratique. Toute pratique contre-idiomatique donne ainsi du relief à ce qui dans le texte de départ allait de soi, opacifie même ce qui au départ était transparent, instrumental, transitif. Et kind l'avait déjà remarqué à propos de la fameuse traduction de l'*Énéide* par Klossowski :

Il paraît que [la] phrase [«Son conseil convoque des dieux le père mais des hommes le roi»] correspond parfaitement à l'original latin :

Consiliumque vocat divum Pater atque hominum rex.

Mais en même temps elle n'y correspond aucunement, la proposition latine étant simple et naturelle, celle de Klossowski forcée, artificielle, fabriquée en dépit des lois du français qui exigent un autre ordre des mots :

Le père des dieux et le roi des hommes convoque son conseil.

Les Romains lisaient Virgile pour la beauté de sa narration, et leur syntaxe à eux ne leur semblait nullement bizarre, ils n'y voyaient pas de «juxtaposition volontaire des mots» mais uniquement le seul moyen possible de s'exprimer d'une manière intelligible. Klossowski ajoute au texte français une expressivité imaginée de la langue latine et, par ce procédé fantaisiste, il détruit le style virgilien.²⁷

En récupérant la matérialité du texte, voire en exhibant son grain, la traduction contre-idiomatique resémiotise cette matérialité (ne serait-ce qu'en la dotant de ce surcroît de sens minimal qu'est, pour le ré-énonciataire, son altérité).

Bien entendu, la resémiotisation n'atteint à la plénitude de la signifiante qu'avec les pratiques formelles, celles qui s'attachent à l'organisation syntagmatique sous-tendue à la manifestation discursive, celles qui refont, dans le matériau fourni par la langue d'arrivée, ce parcours d'opacification qu'était, lors de l'énonciation originaire, l'invention d'une *ratio difficilis*.

Là où le contre-idiomatique n'est régi par aucune visée discursive, là où le grain du texte est exhibé plutôt que récupéré dans une visée de signifiante, la descente dans la matière, plutôt que d'être une resémiotisation, risque à la limite d'anéantir la signification. La matérialité pure ne signifie pas grand chose, tout au plus l'ailleurs dont elle est issue où, par un miroitement auto-référentiel, elle-même.

La fascination de l'infra-discursif fige la traduction dans une matérialité largement dépourvue de pertinence ; le traducteur se fourvoie dans le grain du texte, en-dessous de toute signification, comme un Roquentin perdu dans le grain d'une vie dépouillée de projets. La transformation opérée par cette «traduction infra-discursive» est comme le gros-

sissement «infra-graphique» qui, sur l'écran cathodique, agrandit le pixel en même temps que la forme de la tracée :

he swam across the river

HE SWAM

Plutôt qu'à une opacification, on assiste avec l'approche immanente de la matérialité du syntagme, à une *réification* du texte devenu lettre morte, transformé en objet muet par les mauvais calques dont il est criblé. L'exhibition du grain détruit l'information, esthétique ou autre, dont il était le support ; la résolution de l'image étant désormais insuffisante, le lecteur ne pourra récupérer que par le biais tout probabiliste de l'*image enhancement*» une forme noyée dans le grain.

En définitive, même la traduction littérale doit composer avec la signifiante du texte, lier partie avec la traduction pratique, sous peine de figer la lettre dans une matérialité morte. La fascination du grain détruit la vérité que seule a des chances de capter une approche transcendante de la matérialité du texte. Une approche qui ne s'intéresse à cette matérialité que dans la mesure où elle est fouillée et retravaillée par la forme.

Notes

1. C'est ainsi que nous désignons la traduction poétique, ou littéraire, qui donne pour tâche de reproduire le fonctionnement du *texte pratique* qui constitue son *terminus ab quo*.
2. Désignation que nous réservons aux pratiques traductionnelles (la traduction scientifique ou technique et, dans une moindre mesure, la traduction générale) qui portent sur des textes traversés par leur référence ou par leur fonction pragmatique.
3. J. Derrida (1967) : *l'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, p. 312.
4. Cité par Lefevre (1975) : 32, qui fait remarquer, à la p. 16 de son étude que : «*The choice of that language [Latin rather than, say, music, painting, sculpture, or some other language as a medium] entails a number of limitations : there are certain things one cannot — because of the very nature of the language — say in Latin, as well as a number of opportunities : certain features of Latin have no counterpart in other languages.*»
5. Rappelons la définition de Eco (1975) : pp. 246-247.
Si ha ratio difficilis quando un'occorrenza espressiva è direttamente accordata al proprio contenuto [...] Per usare un'espressione che sarà parzialmente criticata nelle pagine seguenti, ma che aiuta a capire il concetto, diciamo che si ha ratio difficilis quando la natura dell'espressione è MOTIVATA del contenuto.
La notion de *ratio difficilis* recoupe ainsi celle d'expression idiolectale ; elle s'oppose, toujours chez Eco, à celle de *ratio facilis* :
Si ha ratio facilis quando una occorrenza espressiva si accorda al proprio tipo espressivo, quale è stato istituzionalizzato da un sistema dell'espression e — come tale — previsto dal codice.
6. Cf. Eco (1975) : p. 334.
[...] i cervelli elettronici capaci di analizzare una immagine hanno mostrato a quali livelli di finezza si può arrivare nel trasformare in algoritmi i rapporti microstrutturali ; gli oscillatori elettronici hanno analizzato, riprodotto e scientificamente prodotto suoni (talora ignoti all'orecchio umano), basandosi su formule che tenevano conto delle formati spettrali. Sfumature tonali, intensità di colori, consistenza e rarefazione dei materiali, sensazioni tattili, associazioni sinestetiche, tutti quei tratti dette 'soprasegmentali' e 'musicali' che agiscono anche nell'espressione linguistica, l'intera serie dei livelli inferiori della comunicazione, sono oggi oggetto di ricerca e definizione.
7. Cette diversité même montre à quel point la perception de ce qui constitue la matérialité du syntagme peut être subjective : loin d'être un phénomène concret et objectif, la littéralité telle qu'elle est pratiquée ou théorisée est le plus souvent une perception subjective, une littéralité *reçue*.
8. Qui les désigne par les termes «*phonemic translation*» et «*literal translation*», respectivement.
9. Cette analyse s'inspire de Pergnier.
10. Pierre Martin, dans *Langues et linguistique* 13 (1987), parle de «la langue, tissu d'habitudes sociales [et] son ancrage inévitable dans l'individu (p. 150).
11. Berman (1985) : pp. 95-96.
12. Berman (1985) : p. 36 : «traduire littéralement un proverbe, ce n'est pas un simple 'mot à mot'. Il faut aussi traduire son rythme, sa longueur (ou sa concision), ses éventuelles allitérations, etc. Car un proverbe est une forme.»
13. Berman (1985) : pp. 36, 37, 80, etc.

14. Cité par Irène Assiba d'Almeida dans *META* 27:3, p. 291.
15. Voir Berman (1983) et (1985) : pp. 46, 48 seq., 72.
16. Berman (1985) : p. 95.
17. PP. 185-186.
18. Traduction d'Edith Mora citée par Berman (1985) : p. 94.
19. Cité par Berman (1985), *ibid.*
20. J.-L. Laugier (1973) : «Finalité sociale de la traduction : le même et l'autre», dans *La Traduzione : saggi e studi*, Trieste, pp. 25-32.
21. Elias Canetti (1946) : *Auto da fé* (traduction anglaise de C.V. Wedgwood), Londres, Pan Books Ltd., 1978.
22. *Op. cit.*, p. 32.
23. *Ibid.*
24. J.-P. Sartre : *la Nausée*, Paris, Gallimard, Collection Folio, pp. 31-32.
25. L'ambiguïté qui plane sur un film comme le *Blow-up* de Michelangelo Antonioni est essentiellement celle de l'«image» saisie au niveau du grain de la pellicule. On peut faire dire au grain tout ce qu'on veut ; lorsqu'on le sollicite, on y trouve ce qu'on y cherche (on le sémiotise à sa guise). L'«*image enhancement*» est une démarche probabiliste, guettée par les écueils de la *lecto faciliior* ou de la sollicitation.
26. Brisset (1980) parle de la «production d'un texte qui heurte le lecteur francophone» (p. 170) et de la «traduction cognitive et expérimentale qui ne fait aucune concession au lecteur» (p. 227).
27. Etkind (1978) : p. 132.

BIBLIOGRAPHIE

- BERMAN, A. (1985) : «La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain», dans *les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress.
- BRISSET, A. (1980) : *Structures de signifiante et traduction. Réflexions sur un poème de W.H. Auden*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Ottawa.
- ECO, U. (1975) : *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- HOLMES, J. Lambert et R. VAN DEN BROEK, Eds. : *Literature and Translation*, Leuven, Acco.
- LAUGIER, J.-L. (1973) : «Finalité sociale de la traduction : le même et l'autre», dans *La Traduzione : saggi e studi*, Trieste, Lint.
- LEFEVERE, A. (1975) : *Translating Poetry, Seven Strategies and a Blueprint*, Assen/Amsterdam, Van Gorcum.
- PERGNIER, M. (1978) : *les Fondements socio-linguistiques de la traduction*, Paris, Champion.